

Valmorgia

Roman



Catherine Chevrot-Aubaric

Catherine Chevrot-Aubaric

Valmorgia

© Catherine Chevrot-Aubaric, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9500-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Image par Pete Linforth de Pixabay

Pour Jeanne-Andrée

Augustine

Eugénie

Maria

... ces femmes qui bâtirent des châteaux.

I

*« L'angoisse est le vertige de la liberté »
Søren Kierkegaard*

C'était il y a dix ans, vingt ans peut-être... un petit bal au village. Un petit jour sans lendemain. Un petit tour, la main dans la main. Un instant qui va s'incruster comme le soleil sur la pierre pour n'en sortir jamais. Pour marquer l'absence, le silence, toutes les autres danses, l'espérance...

C'était il y a dix ou vingt ans, l'amour est entré dans un cœur sans y frapper, sans même savoir où il mettait le pied. C'est ainsi qu'il agit, l'amour... il n'a pas de manières. Il est fou. Il est maître de tout. C'est une valse folle sous les arbres, un samedi de printemps quelque part dans le monde.

Ici ou ailleurs, tout s'efface autour alors qu'importe l'endroit !

Au reste, ce n'est pas les corps qui dansent, pas les mains qui se tiennent, pas les regards : c'est l'âme. Quelque chose qui sort des livres célestes, un liseré de dentelle blanche qui s'enroule autour de deux êtres... qui les prends pour la vie. C'est ainsi que ça marche.

Oui, c'était il y a vingt ans... un frôlement qui va durer une vie, un saccage de cœurs dans le silence d'une valse anodine d'un samedi de petit bal. Quelques notes au milieu des villageois et personne n'a rien vu, rien entendu du massacre, de la meurtrissure ; de la dentelle qui serre, qui étreint, qui déchire la chaire dans toute sa grandeur.

Puis le jeune homme est reparti sur le sentier qui mène à sa demeure. Quelque part là-bas, au-delà des collines. Il n'a rien dit de plus que tout ce que son âme avait dévoilé. Pas un mot ou peut-être bien un « merci », un « au revoir ».

Alors, ils ont rangé ça dans un tiroir de commode comme un bijou ancien qu'on vient de nous donner et que l'on ne veut pas risquer de perdre en le portant.

Ensuite, on ne l'a jamais revu. On a dit qu'il était parti en ville. Qu'il avait à y

faire... à y rester. On a dit bien des choses à la jeune femme. On a mis sur l'image, bien des couleurs empruntées à l'enfer. C'est un menteur, un imposteur... un sans cœur.

Un autre comme l'aviateur de maman...

C'était il y a dix ans, vingt ans peut-être... au petit bal du village.

Ce souvenir est toujours aussi tendre lorsqu'il apparaît avec son auréole de lumière.

Il y a des moments, des images, des fleurs sur le bord du chemin, des musiques qui font des poussées. Ça monte, c'est nostalgique, ça reprend tout de la vie. Tout ce que l'on avait rangé, classé, fermé.

Des poussées d'amour.

Il faudrait pouvoir rester comme ça toujours. Sentir Dieu nous danser dans le cœur. Se sentir en vie juste un instant pour se souvenir de tous ces temps morts, enterrés là, au bout du sentier. Mais c'est impossible. Ça vient comme ça, par bourrasques, comme le vent. Ensuite, tout reprend sa place.

Tout se range à sa place.

Tout se rendort ; les regrets, les remords, les amours et les défunts... Tout retombe dans le néant et voilà qu'on ressent comme un silence d'en dedans. Comme lorsqu'on était encore à l'intérieur avec le liquide amniotique pour océan et le corps de la mère pour infini.

Il faudrait les bras de l'autre, l'étreinte... Mais sans cela, que sommes-nous ?

Des êtres non-finis, pas encore au monde, des enfants de Dieu sans lumière et sans air. Des passants du monde sans chemin ni chaussures. Des âmes sans étoiles pour se mirer.

Sans amour, l'homme n'est guère plus grand qu'un brin d'aube sur un champ de labour. Une légère brume matinale le recouvre aussitôt.

Sans amour, l'homme n'est qu'un corps, qu'un revenant, qu'un soupir sur le soir. Alors, il cherche son âme dans la terre, dans l'or et dans la chair. Il laboure

et il sème le précieux, le tendre, le complice. Il attend de voir les pousses... Il guette dans l'aurore de sa vie, la venue de sa récolte.

Un château surplombe le village et sa porte ne s'ouvre plus guère, l'entrée du cœur qu'on a bouchée jadis. Des ombres dansent sous les lanternes et font tout paraître plus grand... Et Dieu dans les ailes des papillons du soir.

Espoir !

Les ténèbres se fondent dans le cœur de Jeanne. Là où elle ne l'attend presque pas. À peine un songe, passion éphémère dans un instant précaire de vieux bal. La vibration légère d'un battement d'ailes de papillon du soir.

Jeanne survit sans lui tel que Dieu l'a voulu, au monde sans horloge pour marquer le rythme du cœur. Sans lumière et sans fleurs, sans chapelle au bout du sentier.

Juste la nuit qui revient après tout. Les murs qui se resserrent sur le petit lieu douillet.

Jeanne cache le calvaire de son âme au monde autour. C'est un travail de titan : faire taire les démons, les feux, les hurlements du dedans ; la guerre, les massacres d'enfants, les tortures, les larmes et les blessures.

Le dedans, c'est comme la terre, comme l'eau ; ça abrite bien des secrets... Parfois, la terre finit par laisser sortir les jeunes pousses et alors tout nous fleurit sous le nez.

Et sous le miroir de l'eau, les hommes cachent mais tout se voit ; il faut voir au-delà comme ce miroir dans l'étang qui reflète le château pierre par pierre.

Cacher la guerre pour que les peuples reviennent et rebâtissent.

Le secret est dans la semence. Il faut s'aimer, semer juste. Cela prend du temps. Une vie entière, parfois... Et quand on sait, il ne reste souvent plus personne pour venir travailler au champ. Plus personne pour cueillir.

Alors on laisse les terres en friche.

Jeanne tremble tous les soirs sous le fardeau du temps, des cheveux blancs

qu'elle trouve dans sa brosse.

Et s'il était trop tard ?

Mais, comme pour la présence de Dieu, il est des choses dont l'être est certain et Jeanne sait.

Cet être, voyageur de ses nuits, de ses aubes, de son âme. Lui, quelque part emporté à ses voyages, ses étreintes, ses baisers de feu sur le papier glacé. Un être simple, secret, vivant tout autant qu'elle sait l'être et peut-être quelquefois infidèle aux propos des églises... un homme, en somme, le seul pour qui elle soit née.

Parce qu'il n'y en a jamais qu'un.

Un seul pour aimer, pour mourir. Un seul pour vivre et pour partir. Un seul pour repeindre la lueur des chandelles sur le devant des galeries de Dieu. Un seul pour souffler sur le cœur et faire reprendre la braise. Un seul pour allumer les lumières d'anges qui valsent sous le portique. Un seul pour refaire le monde que Jeanne a détruit.

Un seul homme, une île, une fée sur les gravats, une étoile filante sur les ténèbres, un sentier jusqu'au bout du sentier.

Un papillon du soir. Un espoir.

Une vie à l'attendre et elle voudrait dormir. Parfois, les rêves sont tout ce qui reste. C'est une autre chance pour l'amour. Une dernière.

Aimer et puis devenir immortel. Avoir notre nom écrit dans le grand livre de l'univers à l'encre pathétique. Aimer et traverser le mur d'anges qui nous sépare du monde. Aimer et marcher sur les chemins de traverse du ciel.

Survivre à la désolation, le déluge des hommes en bas. Survivre à soi quand tout nous ramène au brasier, blesse et coupe.

Mais que fait Dieu de tout cet amour ?

Jeanne l'attend. Jeanne veille. Elle ne dort plus depuis longtemps. Depuis qu'elle l'a revu... Elle sait que c'est lui. On le sait toujours. L'autre est la moitié qu'on nous a arraché ; notre autre côté, notre calque. Nul autre ne peut convenir,

compléter notre unité.

L'être n'est que rarement déjà à la hauteur de ce qu'il espère ou alors s'il l'est, c'est que le ciel s'est un peu baissé pour lui.

Jeanne, hier, est arrivée en haut. Les pieds sur la terre et la tête levée vers le ciel, elle guette dans l'azur, un signe. Une trace sur les nuages. Un peu de vent dans la girouette. Une étincelle sur sa vie. Elle guette les oiseaux qui s'en vont et puis ceux qui reviennent.

L'espoir. Papillon du soir !

Se pourrait-il que pour certains êtres, Dieu ait oublié de faire un calque ?

Mais l'être est fort quand il espère. En fait, il est Dieu. Rien ne peut le faire douter plus d'un instant ou deux.

L'être, quand il espère, devient aveugle et sourd. Il ne voit que ce qui fait partie du rêve. Il n'entend que ce qui hurle au-dedans de lui.

Quand il espère, l'être n'a plus de limite ni de frontière que son cœur, autant dire le cosmos au complet et tous les autres avec lui. Il est omnipotent, éternel, invincible. Il va et puis c'est tout.

C'est là toute sa force. Toute la volition humaine qui va vers la vie et puis meurt.

Papillon du soir !

II

Jeanne voit, au loin, les grands arbres danser avec le vent. Le temps qui glisse et frémit dans les feuilles... Qu'importe qu'elle soit ici ou là-bas ! Mis à part elle et Dieu, bien peu sont ceux qui le remarqueront.

Mais elle est ici, dans ce château de pierres lourdes. Sur ce domaine de quelques centaines d'hectares, près d'une forêt, près d'un étang, près d'un pont. Elle est ici chez elle. Tout ce qui est ici est à elle.

Tout ce qui est ici...

Les voiles rouges qui traversent le hall lorsque les fenêtres sont ouvertes et que le vent du ciel les traverse. Les grands miroirs aveugles accrochés dans l'entrée de marbre sombre. L'escalier de pierre que les années ont marqué de joyeuses rides et le kiosque, au fond du jardin, et ses dentelles de bois d'acajou. L'étang et ses cygnes noirs, les deux cygnes noirs pour sa mère, et le petit ponceau qui le sépare du ruisseau.

Tout ce qui est ici...

Il fait sombre. Elle revient de Dieu sait où... Elle était partie si longtemps. Toute une vie, sans doute ? Tout est resté comme elle l'avait laissé.

Elle entend ses propres pas sur la pierre et les notes qu'égraine une vieille boîte à musique. L'écho, taquin, s'en empare pour les rendre fantomatiques.

Au premier, le hall s'enfonce dans l'ombre. Le soir est grave, les pièces vides offrent leurs mystères à quelques rais de lune. Mariage hétéroclite contracté par les persiennes à moitié fermées.

Là, le confessionnal. Un dôme, des pilastres cannelés et des rideaux de velours poussiéreux autrefois carmin. Ça sent le moisi, le passé, l'odeur du ciel et des étoiles, d'encens et de péchés pardonnés. Ça sent les anges.

Le bois craque, elle s'assoit. Elle écoute les murmures...

Voilà la vie de Jeanne : tout ce qui est ici et qui murmure. Tout ce qui est ici et